

ON S'ABONNE :
 Cahors, Bureau du Journal,
 chez A. LAYTOU, imprimeur,
 ou en lui adressant franco un mandat
 sur la poste.

PRIX DE L'ABONNEMENT :
 CANTAL, AVEYRON, LOT,
 DORDOGNE, LOT ET-GARONNE,
 TARN-ET-GARONNE :
 Un an, 46 fr.
 Six mois, 24 fr.
 Trois mois, 13 fr.

AUTRES DÉPARTEMENTS :
 Un an, 20 fr.; Six mois, 11 fr.
 L'abonnement part du 1^{er} ou du 16
 et se paie d'avance.

JOURNAL DU LOT

POLITIQUE, LITTÉRAIRE, AGRICOLE ET COMMERCIAL

PARAISANT LES MERCREDI ET SAMEDI

M. HAVAS, rue J.-J. Rousseau, 3, et MM. LAFFITE-BULLIER et Co, place de la Bourse, 8 sont seuls chargés, à Paris, de recevoir les annonces pour le Journal du Lot.

PRIX DES INSERTIONS :
 ANNONCES,
 25 centimes la ligne.
 RÉCLAMES
 50 centimes la ligne.

Les Annonces et Avis sont reçus
 à Cahors au bureau du Journal
 rue de la Mairie, 6, et se paient
 d'avance.
 — Les Lettres ou paquets non
 affranchis sont rigoureusement re-
 fusés.

L'ABONNEMENT
 se paie d'avance.
 Cahors, imp. de A. LAYTOU rue de
 la Mairie, 6.

L'acceptation du 1^{er} numéro qui suit un abonnement fini est considérée comme un réabonnement. Avis de renvoyer ce numéro, quand on voudra se désabonner

Les Annonces Judiciaires et Légales seront insérées, en 1867 :

Pour l'arrondissement de Cahors, dans les journaux : Les annonces judiciaires : dans le journal le *Courrier du Lot*.
 Les annonces administratives : dans le journal le *Journal du Lot* (qui insérera, en outre, des extraits des
 annonces judiciaires et administratives des arrondissements de Figéac et de Gourdon).

Pour l'arrondissement de Figéac, dans les journaux : (Annonces judiciaires et administratives), l'*Echo du
 Quercy*, le *Mémorial*. Pour l'arrondissement de Gourdon : (Annonces judiciaires et administratives), dans
 le journal le *Gourdonnais*.

Le Journal du Lot publiera désormais, à titre de renseignement, un Bulletin sommaire des Annonces judiciaires de l'Arrondissement de Cahors.

Cahors, le 10 Avril 1867.

BOURSE DE PARIS.

	Rte 3 p. 0/0	4 1/2 p. 0/0
Du 8 avril.....	67 05	95 50
Du 9.....	66 85	96 50
Du 10.....	66 50	96 00

BULLETIN

Après huit jours et plus de vacances, pendant
 lesquels d'ailleurs les commissions n'ont pas chô-
 mé, le Corps Législatif a repris lundi le cours de
 ses séances publiques. Il commencera par la
 loi extensive des attributions des conseils munici-
 paux. Cette loi est très opportune au double
 point de vue des intérêts populaires et de l'indé-
 pendance des administrations communales. —
 Viendront ensuite les projets de loi sur la presse
 et sur le droit de réunion. Il y aura de nombreux
 amendements, dont quelques-uns dans un sens
 restrictif, notamment en ce qui regarde les assem-
 blées ou, pour parler net, les clubs politiques.
 Le budget ne viendra guère en discussion que
 vers le 15 mai, si bien que la session de 1867,
 au lieu de finir plus tôt, se terminera plus tard
 que l'année dernière.

On dirait que le cabinet Narvaez court au
 devant des occasions pouvant susciter des em-
 barras à l'Espagne. Le voilà de nouveau aux
 prises avec l'Angleterre; cette fois, le gouver-
 nement anglais paraît décidé à parler haut et
 ferme. Il s'agit du navire anglais *Queen-Victoria*,
 saisi le 15 janvier 1866 par un croiseur
 espagnol. Le 30 mars dernier, lord Stanley a
 déclaré, par une dépêche, que cette saisie était
 un acte illégal et injustifiable; que son gouver-
 nement exige la restitution immédiate du navire
 et de la cargaison, une indemnité pécuniaire
 pour le capitaine et l'équipage et de plus l'ex-
 pression des regrets du cabinet espagnol au gou-
 vernement anglais pour l'outrage fait au drapeau
 de la Grande-Bretagne.

Reste à savoir comment l'orgueil castillan ac-
 ceptera cet ultimatum quelque justifié qu'il puisse
 être.

D'après une dépêche de New-York, 6 avril,

FEUILLETON DU JOURNAL DU LOT

du 10 Avril 1867.

NATALIE

NOUVELLE

Imitation de l'Allemand.

CHAPITRE IV.

LE POISSON DE DISCORDE.

Un mouvement inusité régnait au palais du car-
 dinal de Bernis, ambassadeur de France à Rome.
 Du majordome au dernier marmiteux, tout déployait
 une activité excessive. Car, ce matin-là, le cardinal
 avait mandé son majordome, et, tout en savourant
 son chocolat, il lui avait dit, d'un ton solennel qui
 contrastait avec l'air jovial qu'il avait habituelle-
 ment :

« Signor Brunelli, je remets entre vos mains une
 affaire très-importante en vous chargeant d'organiser,
 d'une façon aussi somptueuse que possible, la fête
 que nous donnons dans trois jours en l'honneur de
 l'archiduc Ferdinand. Que rien n'y manque, que rien
 n'y soit épargné, qu'on y trouve profusion, luxe et
 bon goût. Il faut que cette fête fasse parler d'elle à
 toutes les cours de l'Europe, et surtout qu'elle de-
 vienne le désespoir de toutes les légations à Rome.
 Des motifs diplomatiques très-puissants m'y détermi-
 nent. Il s'agit d'établir aux yeux de l'Europe enti-
 ère la bonne intelligence entre la France et l'Au-

La reproduction est interdite.

la défaite des dissidents commandés par Escobedo
 est confirmée. Miramon est à leur poursuite.
 L'empereur Maximilien est rentré à Mexico.
 Ainsi tombent les bruits répandus ces jours der-
 niers de la fuite prétendue de l'Empereur, et
 même de son embarquement pour l'Europe. Il
 ne serait pas impossible qu'en fin de compte,
 les Mexicains se décidassent à consolider le nou-
 vel ordre de choses, plutôt que de retomber dans
 les hasards et dans les excès révolutionnaires.

Il est positif que le président Geffrard a quitté
 Haïti; pas d'autres détails sur la nouvelle crise
 qui vient de se manifester dans le pays voué, à ce
 qu'il paraît, aux insurrections périodiques.

On mande de Florence, 6 avril :

« Le roi a reçu ce matin les députations de la
 nouvelle Chambre des députés et du Sénat char-
 gées de lui présenter les Adresses en réponse au
 discours de la couronne. Le roi a dit que les cir-
 constances étaient graves, qu'il fallait former un
 ministère de conciliation comprenant tous les
 partis; qu'il avait chargé M. Rattazzi de former
 un cabinet dans cet esprit; qu'il comptait sur le
 concours de tous les députés sans distinction de
 parti. S. M. a dit aussi que la plus grave des
 questions actuelles pour l'Italie était celle des
 finances; qu'il en sentait tellement la gravité
 qu'il en faisait l'objet spécial de ses méditations.

« L'Opinionne croit savoir que M. Rattazzi a
 offert le portefeuille de la Guerre au général
 Pianelli, et que M. Correnti reste ministre de
 l'Instruction publique.

« Le *Diritto* dit que M. Rattazzi a offert à
 M. Crispi une haute position dans le cabinet. On
 assure que M. Crispi a refusé. »

Pour le bulletin politique, A. Laytou.

LA QUESTION DU LUXEMBOURG.

Il ne nous appartient pas de dire où en est
 la question du Luxembourg. Sans entrer dans
 des détails qui ne seraient pas de mise, nous
 devons replacer le débat sur son véritable ter-
 rain, celui qu'intéresse seul l'honneur de l'Em-
 pire.

Lorsque la bataille de Sadowa a prononcé
 entre l'Autriche et la Prusse, nous avons in-
 sisté avec une égale bienveillance pour tous les
 intérêts engagés, dans le sens d'une paix immé-
 diate. Les cabinets de Vienne et de Berlin ont

triche. Que votre cerveau inventif s'ingénie donc,
 signor Brunelli, à créer les choses les plus belles et
 les plus rares. Si je suis satisfait, je me ferai un
 plaisir de récompenser votre zèle par un présent de
 cent sequins. »

Signor Brunelli avait juré d'accomplir ponctuelle-
 ment les ordres de son maître et d'offrir à Rome
 émerveillée une fête sans exemple dans les annales de
 l'histoire et de la diplomatie. Puis il s'était enfermé
 dans son cabinet, où il avait médité plusieurs heures
 et arrêté ses plans. C'était, en réalité, un esprit in-
 ventif et ingénieux, et la confiance de l'ambas-
 deur ne pouvait être mieux placée. Son travail terminé,
 il sonna son valet de chambre, lui ordonna d'aller
 chercher le chef de cuisine, s'étendit sur un divan
 avec une nonchalance de grand seigneur, et se mit à
 vider à petits coups une tasse de café en imitant l'at-
 titude digne de Son Eminence le cardinal.

« Signor Gianettino, dit-il au chef de cuisine
 quand celui-ci entra, je vais vous honorer d'une
 mission très-importante. Je donne après demain une
 fête qui effacera en magnificence tout ce qu'on a vu
 jusqu'ici. Vous savez que les majordomes des autres
 légations sont mes envieux et mes ennemis impla-
 cables, parce qu'ils ne peuvent me pardonner d'avoir
 plus d'imagination et plus de goût qu'eux tous. Il
 faut les réduire au désespoir et les contraindre à con-
 fesser, en grinçant des dents, ma supériorité en toutes
 choses. Pour cette grande œuvre, j'ai besoin de votre
 aide, signor Gianettino. A quoi me servirait que les
 décorations et tous les arrangements fussent irré-
 prochables, s'il manquait quelques chose à l'ordon-
 nance du repas et à l'exquise qualité des mets ?
 N'est-ce pas là, dans une fête, le point essentiel ?
 Ayons donc une table couverte de plats dont le fu-
 met seul flatte, étonne, ravisse l'odorat des plus fins
 gourmets, et charme par sa disposition l'esprit le plus
 poétique. Si vous y réussissez, attendez-vous à une

alors compris les mobiles généreux qui inspi-
 raient nos démarches, et une transaction fut
 aussitôt consentie. Depuis la convention de
 Nikolsbourg et le traité de Prague, les choses
 ont marché dans la voie prévue, par les hommes
 d'Etat. L'Allemagne du Nord déjà liée à la
 Prusse, a jeté les bases d'une nouvelle confé-
 dération que nous avons vu naître sans conce-
 voir d'ombrage. Plus tard, lorsque l'existence
 des traités d'alliance de la Bavière, du War-
 temberg et du duché de Bade avec la Prusse,
 nous ont été signifiés, nous n'avons pas récla-
 mé davantage. Les allemands réclamaient entre
 eux une affaire intérieure et nous n'avions point
 à y reprendre.

Mais la Prusse se maintenait dans le Nord
 du Sleswig et continuait à occuper la forteresse
 du Luxembourg rentrée en droit, sinon de
 fait, dans la puissance exclusive du roi des
 Pays-Bas, depuis la suppression de l'ancienne
 confédération germanique. Fallait-il ne tenir
 aucun compte de ces deux circonstances et tout
 tolérer, parce que cela entraînait dans les con-
 venaances du pangermanisme ? Poser la question
 c'était la résoudre. En ce qui concerne le
 Sleswig danois il était permis de temporiser;
 du côté du Luxembourg nos devoirs étaient
 d'une autre nature. C'était de nos frontières
 même qu'il s'agissait, et il n'y avait pas à ba-
 lancer sur la conduite à suivre. Une opinion se
 produisit en Allemagne que la France devait
 tout concéder et au besoin tout subir. C'était
 une prétention qui importait de rectifier. La
 Prusse avait reconnu diplomatiquement qu'elle
 n'avait plus aucun droit sur la forteresse du
 Luxembourg et que le roi des Pays-Bas, en sa
 qualité de grand-duc, pouvait librement dispo-
 ser du pays dont il avait l'entière souveraineté.
 Notre chancellerie devait agir et a agi, en con-
 séquence. Les allemands se ravissent et récla-
 ment aujourd'hui; leur ambition grandit en
 même temps que leur puissance. Mais notre
 rôle à nous, nous commande de l'arrêter.

Pour extrait : A. Laytou.

Dépêches télégraphiques.

(Agence Havas.)

Florence, 8 avril, 8 h. 40 du matin.

D'après l'Opinionne, M. Rattazzi aurait échoué dans les
 combinaisons qu'il a tentées et aurait renoncé à la mis-
 sion de former un nouveau cabinet.

Munich, 8 avril.

La Gazette de Bavière constate que le roi avait le pro-
 jet de faire un voyage de quatre semaines, mais qu'il y a
 renoncé définitivement, à cause de la tournure plus
 grave que prennent les événements politiques.

gratification extraordinaire de cinquante bouteilles de
 nos meilleurs vins français. »

Signor Gianettino remercia avec un sourire plein
 de finesse et passa majestueusement dans son cabinet,
 où on le vit se promener longtemps, le soleil francé
 absorbé dans une méditation profonde. Puis il s'assit
 à son bureau, et, inspiré, électrisé par la grandeur
 du moment et l'importance dans sa mission, il écrivit
 d'une main rapide le menu de ce festin grandiose.
 Quand il eut déposé la plume, il se fit servir un verre
 de malvoisie et quelques petits pâtés, et ordonna
 qu'on introduisit tous les cuisiniers et tous les mar-
 mitons de l'hôtel. Alors, mollement étendu sur un
 sofa et singeant l'attitude et les airs du majordome,
 il exhorta solennellement ces messieurs à le seconder
 dans ses efforts pour soutenir et relever la gloire
 culinaire de la France, leur promit, pour prix de
 leur zèle, tous les restes du repas, et leur en remit le
 plan avec force recommandations. Après quoi il
 joigna se rendre au marché en propre personne,
 suivi d'une demi-douzaine de marmitons munis de
 paniers.

Il y avait foule ce jour-là au grand marché aux
 légumes, et aux poissons. La présence de l'archiduc
 Ferdinand, venu à Rome pour voir les édifices et les
 trésors d'art de la ville sainte, mettait en mouvement
 toute la diplomatie. On offrait au prince autrichien fête
 sur fête, banquets sur banquet. Le commerce s'en trou-
 vait bien; les marchands élevaient leurs prix, sûrs de
 vendre malgré cela. Les cuisiniers et les domestiques
 des diplomates et des cardinaux allaient et venaient,
 pressés, affairés, choisissant ce qu'il y avait de meil-
 leur et marchandant de leur mieux.

Signor Gianettino se dirigea vers un point du mar-
 ché où l'animation était plus grande encore que par-
 tout ailleurs. Il y avait aperçu le cuisinier de l'am-
 bassadeur d'Espagne, et comme c'était un de ses
 plus grands ennemis, il avait résolu de lui jouer un

Malte, 7 avril.
 La flotte cuirassée anglaise vient de recevoir subitement
 l'ordre de prendre immédiatement la mer. Le *Prince-
 Consort* et le *Royal-Oak* quitteront demain l'île, avec des
 ordres cachetés. On croit qu'ils se rendent en Espagne par
 suite des difficultés qui ont surgi au sujet de la saisie du
Queen-Victoria.

Vienne, 8 avril.
 Des notes officieuses, publiées par divers journaux,
 disent que la panique du public financier n'est pas suffi-
 samment motivée, et que le maintien de la paix est proba-
 ble. Dans tous les cas, l'Autriche garderait la neutralité.

St-Petersbourg, 7 avril, soir.
 On apprend de source authentique, que le dernier
 télégramme expédié de Berlin sous la rubrique de Saint-
 Pétersbourg, et d'après lequel le gouvernement russe au-
 rait interprété le traité de 1839 dans un sens contraire à la
 réunion du Luxembourg à la France, est complètement
 apocryphe.

On déclare également que la nouvelle donnée par le
Journal de St-Petersbourg, relativement au refus de la
 Turquie de céder Candie à la Grèce, est exclusivement
 une opinion privée du journal. Le gouvernement russe
 ne s'est prononcé ni sur la question du Luxembourg, ni
 sur celle de Candie.

Florence, 7 avril.
 On lit dans l'Italie :
 Cet après-midi, on avait réussi à former un ministère
 ainsi composé :
 MM. Rattazzi, président et ministre des affaires étran-
 gères; Ferrara, finances; Crispi, justice; Revel, guerre;
 Pescetti, marine; Ferraris, agriculture, et Correnti, in-
 struction publique.

Si nos renseignements sont exacts, ce soir, tout était
 remis en question; M. Crispi aurait écrit à M. Rattazzi
 qu'il ne pouvait accepter que le ministère de l'intérieur
 s'il voulait conserver l'appui de ses amis. M. Rattazzi
 n'aurait pas cru pouvoir adhérer à cette proposition. Mal-
 gré la retraite de M. Crispi, qui entraînera peut-être celle
 de M. Ferraris, le ministère sera formé demain.

Florence, 8 avril, 11 h. 25 du matin.
 Le *Corriere Italiano*, dit que le portefeuille de la direc-
 tion des Finances, que M. Crispi n'a pas accepté, a été offert à M.
 Tecchio. M. Visconti-Venosta conserverait le portefeuille
 des affaires étrangères. M. Ferrara aurait accepté la direc-
 tion des Finances.

Revue des Journaux

CONSTITUTIONNEL.

On lit dans le *Constitutionnel* :
 « Nous sommes heureux de pouvoir annon-
 cer que Sa Majesté l'Impératrice est presque
 complètement rétablie de son indisposition et
 que le Prince Impérial va de mieux en mieux.
 Nous en pruntons au bulletin du *Journal des
 Débats* les lignes suivantes :
 « Si l'Europe ne jouit pas d'un bonheur par-
 fait, chose impossible ici-bas, elle a du moins
 depuis quelques années l'inappréciable fortune
 de goûter successivement des émotions qui la
 préservent de l'ennui. Aussitôt qu'une de ses
 questions graves qui tiennent l'attention géné-
 rale en éveil est résolue bien ou mal, ou seule-
 ment assoupie par un expédient quelconque,
 une autre question non moins grave surgit tout

tour, si possible. Il se mêla donc à la foule avec
 grande précaution et fit signe aux marmitons de se
 tenir provisoirement à distance.

C'était une affaire très-grave que celle qui occupait
 en ce moment don Bempo, le cuisinier espagnol. Il
 s'agissait de l'achat d'un poisson d'une taille et d'un
 poids inouïs. Les gens les plus âgés juraient n'avoir
 jamais rien vu d'aussi colossal au célèbre marché de
 Rome. L'heureux pêcheur qui connaissait la rare
 beauté de sa marchandise, en demandait orgueilleu-
 sement vingt sequins. Ce prix faisait hésiter don
 Bempo. Le majordome de l'ambassadeur d'Espagne
 lui avait recommandé la plus stricte économie.
 Il est vrai qu'en même temps il lui avait ex-
 primé le plus vif désir de voir la fête du cardinal de
 Bernis éclipsée par celle du duc Grimaldi, et ordonné
 de servir, si possible, des mets plus recherchés encore
 que ceux du signor Gianettino.

Si donc Bempo achetait ce poisson monstre, la
 merveille du marché, le triomphe était assuré au
 banquet de l'ambassade d'Espagne. Quelle pers-
 pective séduisante ! Mais vingt sequins, c'était une
 somme !

« Laissez-le moi pour douze, disait-il au pêcheur.
 Songez, mon ami, que c'est princièrement payé.
 Douze sequins, c'est toute une fortune.

— J'aimerais mieux le manger avec mes amis !
 répliqua le pêcheur avec un dédaigneux hochement
 de tête. Allez noble Espagnol, achetez des goujons ;
 ce poisson-là est trop cher pour vous !

— Bravo ! bravo ! cria la foule en riant. Des gou-
 jons pour messieurs les espagnols, à l'escarcelle vide
 et à la mine arrogante ! »

Don Bempo rougit de colère et de dépit.
 « J'achèterai positivement ce poisson, dit-il, car
 rien ne semble trop cher à mon maître quand il s'agit
 de soutenir l'honneur de notre nation. Mais vous me
 laisserez bien le temps d'aller à la légation d'Espagne

à point pour tenir le public en haleine et empêcher les peuples de s'endormir dans une sécurité qui, si on n'y mettait ordre, aurait ce funeste résultat, comme le disait naguère le *Constitutionnel* d'éteindre l'esprit militaire. Aujourd'hui, c'est la question du Luxembourg qui paraît devoir empêcher l'Europe de s'endormir, de s'ennuyer. Voilà huit jours qu'on ne parle pas d'autre chose, quant à dire où en est cette question pour le moment, ce serait assez malaisé, tant les informations qui nous parviennent sont contradictoires. »

FRANCE,

On lit dans la *France*, sous la signature de M. Rigaud :

« Il est curieux de voir l'aplomb imperturbable avec lequel certain journaux, continuant, à propos du Luxembourg, la bévue que nous avons signalée hier, parlent de la « constitution hollandaise » laquelle porte, disent-ils, que « le grand-duché est un état indépendant, indivisible et inaliénable. » Comprend-on bien comment on pourrait faire en Hollande une Constitution pour déclarer que le Luxembourg est un Etat indépendant, c'est-à-dire qu'il a une Constitution à lui, et n'a pas besoin, par conséquent, de la recevoir des mains d'un autre ? La Constitution que l'on invoque est la Constitution Luxembourgeoise du 9 juin 1848, et non la Constitution hollandaise, qui n'a rien à faire ici. Aux termes de cet acte, le Luxembourg est en possession de sa souveraineté, sous le sceptre du roi grand-duc, et il a par conséquent, le droit de disposer de ses destinées. »

MONDE.

Nous empruntons à un remarquable article que M. Hermann Kuhn publie, dans le *Monde*, sur la nouvelle tactique prussienne le passage suivant :

« La dernière guerre a été une grande expérience pour l'armée prussienne, dont l'armement n'a pu trouver encore son application la plus avantageuse. Le maréchal Benedek avait fort bien compté avec le fusil à aiguille, en ayant toujours eu grand soin de placer ses hommes sur les hauteurs, où ils étaient couverts par les sinuosités du terrain, et où le fusil à aiguille n'avait guère de prise et devenait même un embarras, puisqu'il ne porte qu'à une distance assez restreinte. Dans cette position, Benedek avait l'avantage de son excellente artillerie qui mitraillait les Prussiens avec succès à Sadowa, ses dispositions étaient fort bien prises, ses batteries de rapport, mais la pluie avait amolli la terre au point que sur cinq bombes lancées par les autrichiens, il n'en éclatait qu'une seule. Si les autrichiens avaient eu l'imprudence de risquer une bataille en plaine, par exemple au Marchfeld, près Vienne, l'effet en aurait été encore bien plus désastreux qu'à Sadowa. »

LE TEMPS.

Le *Temps* publie une lettre de M. Charles Dollfus ; en voici la fin :

« Il faut disent les Français la forteresse du Luxembourg à la France contre l'Allemagne. — Il la faut à l'Allemagne, disent les Allemands, contre la France. »

« Eh ! messieurs les Allemands et messieurs les Français, puisque vous ne voulez ni ne pouvez vous céder le Luxembourg, retirez-vous donc. »

D'un commun accord, et laissez les Luxembourgeois chez eux.

« Mais cela est trop simple et trop juste pour

demandeur des fonds à M. le majordome. Gardez-le moi donc jusqu'à mon retour ; je vous apporterai tout à l'heure les vingt sequins. »

D'un pas majestueux, il fendit la foule, qui s'écarta en riant et en répétant :

« Des goujons pour messieurs les Espagnols ! — Il ne reviendra pas, dit le pêcheur en secouant la tête. »

« Il court acheter des goujons ! s'écria un autre. »

« Qui veut parier qu'il va revenir ! dit un troisième. »

« Allons donc ! répondit un quatrième. Les Espagnols sont de pauvres diables ! »

« Qui ose prétendre cela ! hurla un autre. »

Et alors il s'engagea une de ces querelles qui éclatent au moindre prétexte entre les méridionaux. On criait, on s'injurait, on se menaçait du poing. « Silence, mes amis, silence donc ! s'écria le pêcheur d'une voix de stentor. Voici un nouvel acheteur. Tenez-vous tranquilles et voyons ce que la France va nous offrir. »

Le tumulte cessa aussi rapidement qu'il s'était élevé, et les curieux se pressèrent autour de Gianettino, qui s'avancait avec une gravité solennelle. Personne ne l'avait remarqué jusque-là ; on croyait donc qu'il arrivait seulement au marché. Il feignit de passer à la par hasard, sans avoir le moins du monde l'intention d'y faire aucune emplette. Puis tout à coup il s'arrêta devant le poisson colossal, jouant la surprise et l'admiration.

« Quelle merveille ! s'écria-t-il. On n'en voit de semblable qu'à Rome. »

« A la bonne heure ! fit la populace joyeuse. Voilà ce qui s'appelle parler ! »

« Ce n'est pas un pince-maille ! — Il n'osera pas m'offrir que douze sequins ! »

« Douze sequins ! reprit Gianettino en joignant les mains ; je rougirais d'offrir un si vil prix d'un poisson

avoir chance d'être goûté. »

MÉMORIAL DIPLOMATIQUE.

Le *Mémorial diplomatique* contient un entrefilet ainsi conçu :

On n'ignore pas à Berlin que la France considère toute intervention de la Prusse dans le règlement de la question du Luxembourg comme contraire au droit international. Nous ne craignons pas de trop nous avancer en disant qu'à aucun prix la France ne modifiera sa manière de voir à cet égard, et n'admettra l'ingérence du cabinet de Berlin dans une affaire qui ressort exclusivement à la compétence du roi de Hollande, auquel le Luxembourg appartient en toute propriété. On voit que ce n'est pas seulement la question du Luxembourg qui est en jeu ici, mais une question de principe intéressant au plus haut point l'indépendance de tous les gouvernements, et sur laquelle il n'y a pas de transaction possible si les susceptibilités passionnées de l'Allemagne ne s'effacent pas. »

L'OPINION NATIONALE.

On lit dans *L'Opinion Nationale* sous la signature de M. Bonneau : « Le cabinet des Tuileries est moins engagé, peut-être qu'on ne l'avait supposé vis-à-vis de la Hollande ; mais il a formulé une demande, il en a poursuivi la réalisation, et il a trouvé sur son chemin la Prusse, opposant son veto à une négociation intempestive, nous le croyons, mais parfaitement justifiée au point de vue du droit international. C'est ce fait qui domine aujourd'hui toute la situation. »

GAZETTE DE LA BOURSE.

On lit dans la *Gazette de la Bourse* de Berlin du 3 Avril :

Le Comte de Bismark vient d'avoir avec M. Benedetti un entretien dans lequel il a confirmé, en effet, le refus de la Prusse dans la question du Luxembourg, mais en donnant en même temps à l'ambassadeur de France des déclarations rassurantes qui dépeignent complètement la question de tout caractère aigre. M. Benedetti a de nouveau exprimé l'espoir que le roi de Prusse visiterait l'Exposition universelle, les entretiens personnels étant le meilleur moyen de concilier les divergences qui peuvent exister.

Pour extrait : A. LAYTOU.

Nouvelles du jour.

A la Bourse du boulevard des Italiens, les groupes étaient ce matin plus nombreux et plus animés encore que les dimanches précédents. On échangeait, ici des nouvelles plus ou moins sérieuses, là des appréciations plus ou moins judicieuses. L'ensemble des informations, quand à la question du Luxembourg, reste dans le sens de l'expectative. S'il n'est pas confirmé que la Russie et l'Angleterre adhèrent à la cession projetée, il paraît positif du moins qu'elles ne se rangeraient pas, le cas échéant, du côté de la Prusse. Quant à celle-ci, l'échange des communications se poursuit entre Paris et Berlin, et l'on comprend que M. de Moustier, pas plus que M. de Bismark, ne met les dépêches sous les yeux des nouvelles.

Le ton des affaires de spéculation, tant sur la rente que sur les autres valeurs, est meilleur qu'il n'était samedi. On dément les rumeurs alarmistes mises en circulation, non

si rare. Combien en voulez-vous ?

— Je crains, répondit le pêcheur d'un air triste, qu'il ne serve pas à grand'chose de vous le dire, car il est à peu près vendu.

— Dites toujours.

— Vingt sequins.

— Vous plaisantez, l'ami ! Impossible de donner à ce prix-là une si belle pièce.

« Il n'achète point des goujons comme les Espagnols ! — Sérieusement, l'ami, combien vendez-vous ce poisson ? demanda Gianettino. »

— Je l'ai vendu vingt sequins, dit tristement le pêcheur.

— On vous la payé ?

— Non.

— Mais on vous a donné des arrhes ?

— Pas davantage.

— Et vous prétendez qu'il est vendu ! Et pour le prix dérisoire de vingt sequins ! Vous êtes un farceur mon brave homme : vous voulez redoubler mon envie de l'avoir. Eh bien, il est à moi ; je vous le paierai ce qu'il vaut : je vous en donne trente-six sequins. »

La foule éclata en joyeux clameurs. « *E viva il ministro della cucina ! Il grande Gianettino !* »

— Messieurs, dit le cuisinier, baissant les yeux avec modestie, je ne comprends pas vos éloges. J'agis tout bonnement en honnête homme et comme agirait chacun de vous. Je donne d'une marchandise sa juste valeur, voilà tout. Si je faisais autrement, Mgr. le cardinal ne me garderait pas longtemps à son service. Justice et générosité, tels sont les premiers préceptes de l'ambassadeur français.

— Vive le cardinal de Bernis ! »

Gianettino compta les trente-six sequins au pêcheur, appela d'un geste les marmittons et leur ordonna de faire deux files et de former un brandard. Quand on fut parvenu avec l'aide empressé de la foule officieuse

par la politique, mais par l'agiotage.

— La santé du Prince Impérial est de plus en plus satisfaisante. Il a fait hier une promenade dans le jardin des Tuileries.

— Aujourd'hui, seconde journée des courses du bois de Boulogne. Le temps, quoique sombre, est favorable. On dit que l'Empereur et l'Impératrice y assisteront.

— Le comte Walewski a, paraît-il, renoncé pour le moment à son voyage en Italie et doit, dit-on, passer l'été à Saint-Germain en Laye.

— On lit dans le *Nord* : « Le maréchal Niel, devant les éventualités qui peuvent surgir aurait spontanément déclaré à l'Empereur que l'armée était prête et qu'elle pourrait courir aussi vite qu'il plairait à S. M. de faire avancer sa diplomatie. »

— Une nouvelle assemblée des ouvriers tailleurs en grève a eu lieu aujourd'hui à l'Élysée Montmartre. On dit que des propositions de transaction y ont été faites et, favorablement accueillies par la majorité des membres de la réunion. Une augmentation d'environ dix pour cent serait accordée soit sur les journées de travail, soit sur l'ouvrage à façon. C'est ce qu'offraient les patrons dès l'origine du différend. N'eût-on pas mieux fait d'accepter tout de suite.

Les fameux 200,000 francs promis par les tailleurs de Londres auront sans doute tombé dans la mer. Il n'est pas arrivé jusqu'ici un shelling à la caisse de la société de résistance. Mais, par contre, on voit arriver à Paris beaucoup de « façonniers, » anglais, allemands et belges. Ils viennent prendre la place de leurs confrères récalcitrants.

— Nous ignorons si, conformément au dicton, le Paris de l'Exposition est le paradis des femmes ; ce qui est certain, c'est qu'il n'a jamais été si visiblement l'enfer des chevaux. Les fiacres manquent et les cabriolets aussi. De là cette oraison facétieuse et plaintive adressée par la population aléatoire ou sédentaire à M. Ducoux :

« Notre père, monsieur Ducoux, qui êtes à la tête de la compagnie, que votre règne commence, que votre volonté soit faite dans les rues comme sur les places ; donnez-nous aujourd'hui nos fiacres quotidiens et pardonnez-nous offenses comme nous vous pardonnons les mauvaises jambes de vos chevaux et l'impolitesse de vos cochers. Ainsi soit-il ! »

— Le théâtre des Folies-Saint-Germain n'est pas de ceux que le monde élégant a l'habitude d'assieger, et cependant il était littéralement mis avant-hier, en état de siège par des messieurs gantés de blanc et par de belles dames éblouissantes de pierreries sans parler des cochers et des laquais poudrés de blanc qui se pavanaient aux abords de la place. C'est qu'hier avait lieu la première de la *Fille du millionnaire*, comédie en quatre actes de M. Emile de Girardin. Le sujet traité, ici, par l'auteur des *deux Sœurs*, n'est pas mal au théâtre ; il repose sur l'antagonisme entre l'ancien et le nouveau régime, entre les idées sociales qui prédominaient avant la révolution et les idées qui ont triomphé depuis. Malheureusement pour les succès de la pièce, l'auteur n'a pas su rajeunir le sujet par des situations imprévues et une intrigue dramatiquement conduite ; aussi l'épreuve tentée par M. de Girardin *extra-muros* ne lui a-t-elle réussi. Les protestations ont étouffé les applaudissements ; puis ajouterons-nous, c'était contre l'homme

à y installer le gigantesque animal, sous le poids duquel pliaient les six marmittons, signor Gianettino prit gravement la tête du convoi et cria d'une voix haute et fière : « En avant ! A la cuisine de Mgr. le cardinal de Bernis ! »

Au même moment, don Bempo, s'étant frayé un passage avec les coudes, parvenait jusqu'à l'étal, et jetait, d'un air superbe, ses vingt sequins au pêcheur. Celui-ci les repoussa non moins orgueilleusement.

« Le poisson est vendu ! » dit-il.

Don Bempo vit alors Gianettino et ses gens se mettre en marche, emportant la marchandise convoitée. Il se jeta dessus avec un cri de rage.

« Ce poisson est à moi ! Je l'ai retenu ! — Et moi je l'ai payé trente-six sequins. »

« C'est le cuisinier de l'ambassade de France ! Je suis perdu ! »

— J'espère que vous allez lâcher prise et me laisser passer. Il n'est pas noble, don Bempo, de porter la main sur la propriété d'autrui.

— Quelle violation du droit des gens ! cria Bempo furieux. Vous oubliez, signor, que vous insultez mon maître, que vous insultez l'Espagne en vous appropriant de force ce que j'ai acheté en leur nom.

— La France ne restera jamais au-dessous de l'Espagne, dit fièrement Gianettino. Là où celle-ci offre vingt sequins, celle-là en paie trente-six. En avant, mes gars ! » ajouta-t-il, et il repoussa brutalement Bempo.

Le convoi reprit sa marche à travers la foule, qui s'écartait pour lui livrer passage et l'escortait de joyeux acclamations. La France triomphait dans la personne du chef de cuisine de son ambassadeur. L'Espagne subissait une honteuse défaite. Pendant que Gianettino s'enivrait de sa victoire et des louanges de la multitude, Bempo regagnait l'hôtel de la légation espagnole, la tête basse, la rage dans le cœur, poursuivi par les sifflets, les rires, les quolibets et les cris.

La suite au prochain numéro.

politique, plus encore que contre le littérateur que se déchaînaient hier les hostilités.

— La société des architectes de France a pris l'initiative d'une conférence internationale dont les réunions auront lieu au mois de juillet prochain et où seront traitées toutes les questions relatives à l'architecture.

— Il est question aussi d'organiser, pendant la durée de l'exposition, des réunions du soir pour les agriculteurs présents à Paris.

Pour extrait : A. Laytou.

LES CHEMINS RURAUX.

On se fait une idée exagérée et fautive des frais que nécessite la réparation des chemins agricoles. De quoi s'agit-il en effet ? De donner à ces modestes voies la correction et la solidité qu'on voit sur nos routes ? A Dieu ne plaise. Assurer d'abord une voie de voiture avec les deux ornières et le milieu suffisamment nivelés pour ne pas doubler et tribler l'effort de ses chevaux ou de ses bœufs, cela doit suffire au moins pour le début et, certes, le jour où tous nos chemins ruraux en seraient là, on aurait fait un pas immense vers le progrès agricole.

La réparation des chemins n'est pas seulement urgente pour la circulation des voitures, elle l'est également pour les piétons. Faute de chemins, des milliers d'enfants ne peuvent fréquenter les écoles en hiver ; les écoles du soir surtout, cette institution si précieuse, sont inaccessibles pour plus de la moitié des adultes ruraux en cette saison. Enfin, faute de chemins, les piétons se tracent à travers les champs des sentiers qui coûtent plus cher aux cultivateurs que la mise en état du chemin voisin.

Nous ne saurions trop le redire, travaillez aux chemins. Vous, instituteurs, démontrez à vos écoliers du soir ce que coûte un mauvais chemin en efforts perdus, en dépenses de harnais, en pertes de temps et en retards irréparables dans les opérations de la culture, enfin, en privation forcée d'instruction primaire. Vous, propriétaires, cotisez-vous, pour offrir des primes aux cultivateurs riverains qui donneront le meilleur exemple de l'opération que nous venons de décrire. Vos terres en recevraient une plus value réelle, et seraient mieux cultivées. Tant valent les chemins, tant valent les terres qu'il desservent.

Pour extrait : A. Laytou.

Correspondance.

Paris, 8 avril.

L'élection d'un député au corps législatif dans la 4^e circonscription de l'Isère, a eu lieu samedi et dimanche. Cette fois encore les électeurs se sont prononcés en faveur du candidat du gouvernement M. Joliot. M. Joliot a été élu par 48,845 voix ; son concurrent M. Brillier, a obtenu 1,214 voix.

Il est important de remarquer que le candidat du Gouvernement a eu la majorité dans les neuf cantons de la circonscription, même dans les deux cantons de Vienne où l'opposition avait surtout concentré ses efforts et organisé plus activement ses moyens de propagande.

Vous savez probablement le bruit qui a couru, samedi, à la Bourse : la France aurait adressé un ultimatum à la Prusse. A peine le ministre de l'Intérieur avait-il connaissance de cette rumeur, qu'il s'empressa d'adresser aux préfets des principales villes, une dépêche qui déclarait que ce bruit était dénué de tout fondement.

Les élèves de l'Ecole spéciale militaire viennent d'être armés, par ordre du ministre de la guerre, du nouveau fusil se chargeant par la culasse. Les troupes de la garde impériale et celles qui sont désignées pour le camp de Châlons ne tarderont pas à recevoir cette arme du modèle 1866. Déjà les chasseurs de la garde auxquels 500 de ces fusils avaient été livrés l'an dernier ont reçu dernièrement le complément de leur armement.

Pour extrait : A. Laytou.

Dernières Nouvelles.

Il y a eu ce matin réunion extraordinaire des ministres aux Tuileries, sous la présidence de l'Empereur. Cette réunion aurait été motivée par la question du Luxembourg.

Un journal du soir assure que le maréchal Forey a dû quitter Paris ce matin pour se rendre au camp de Châlons. Cette nouvelle est dénuée de fondement.

Nous lisons dans le *Moniteur* du soir :

« Au commencement de la séance du Corps législatif, M. de Moustier, ministre des affaires étrangères, a fait la communication suivante :

« Messieurs,

« L'Empereur a donné l'ordre de vous faire connaître les circonstances au milieu desquelles est née la question du grand-duché du Luxembourg, et la situation actuelle de cette affaire. »

« Le gouvernement français, dominé par la conviction profonde que les intérêts véritables et permanents de la France sont dans la conservation de la paix de l'Europe, n'apporte dans ses relations internationales que des pensées d'apaisement. Aussi n'a-t-il pas soulevé spontanément la question du grand-duché. »

« La position indéfinie du Limbourg et du Luxembourg a déterminé une communication

du cabinet de La Haye au Gouvernement français. Les deux souverains ont été appelés aussi à échanger leurs vues sur la possession du Luxembourg.

Ces pourparlers, d'ailleurs, n'avaient encore pris aucun caractère officiel, lorsque, consulté par le roi des Pays-bas sur ses dispositions, le cabinet de Berlin a invoqué les stipulations du traité de 1839.

Fidèles aux principes qui ont constamment dirigé notre politique, nous n'avons jamais compris la possibilité de cette acquisition de territoire que sous trois conditions :

Le consentement libre du grand-duc du Luxembourg; l'examen loyal des intérêts des grandes puissances; le vœu des populations manifesté par le suffrage universel.

Nous sommes donc disposés à examiner, de concert avec les autres cabinets de l'Europe, les clauses du traité de 1839. Nous apporterons dans cet examen le plus entier esprit de conciliation, et nous croyons fermement que la paix de l'Europe ne saurait être troublée par cet incident.

MM. Jules Fabre, Lambrecht et Josseau font plusieurs demandes d'interpellations relativement au Luxembourg.

Pour extrait : A. Layton.

CONFÉRENCES

LITTÉRAIRES ET SCIENTIFIQUES DE CAHORS.

DE LA SCIENCE

Par M. DUTASTA, professeur de philosophie au Lycée

IV.

On représente parfois le Moyen-âge comme un temps d'agitation stérile. Cette époque, Messieurs, eût sa grandeur et son utilité. Elle fut grande : car tout déploiement d'activité, bien ou mal dirigée, est toujours un grand spectacle. Elle fut utile : car les sciences lui doivent bien quelques découvertes, (*) la philosophie quelques vérités. (**) Et d'ailleurs, n'est-il pas difficile d'admettre que l'esprit humain se puisse agiter, durant dix siècles, sans aucun profit pour les âges suivants ? Mais le plus grand service, selon moi, et je le dis sans aucune ironie le plus grand service que le Moyen-âge ait rendu aux sciences et à la philosophie, c'est de les avoir conduites si bas, que tous les esprits raisonnables sentirent un jour la nécessité d'une réforme radicale (***) . Les abus engendrent les abus ; les abus excessifs provoquent un soulèvement qui les détruit. On restaure une maison lézardée ; mais une mesure qui s'écroule, on en balaye les débris, on en disperse la poussière, et sur l'emplacement qu'elle offusquait on élève un monument jeune et durable.

Que deviennent les sciences au Moyen-âge ? Durant cette longue période, on ne connaît guères que deux livres : Aristote et la Bible. C'est d'Aristote et de la Bible que le Moyen-âge tire à peu près toute la science de la nature. Aristote est le prince des savants, le père et la mère de la vérité, le maître, le Philosophe, comme on l'appelait. Quant à la Bible, il ne restait plus qu'à s'incliner et à croire. Il semblait, dit Locke, que Dieu eût fait l'homme une créature à deux jambes et eût laissé à Aristote le soin d'en faire un être raisonnable. Avec Aristote, la Bible : la Bible qui est un livre sacré, mais qui n'est point un livre de science.

Nous autres, nous descendons dans les profondeurs de la nature pour les scrutier et les connaître : le Moyen-âge resta sur le bord de l'abîme, faisant, d'après Aristote et d'après la Bible, de fort ingénieuses conjectures et de fort beaux raisonnements sur ce que l'abîme devait contenir. Les savants du Moyen-âge eurent deux préoccupations principales : d'abord, ils mirent à la torture leur esprit pour concilier la Bible et Aristote ; puis, ils mirent à la torture la Bible et Aristote pour en tirer l'explication de la nature.

Une des plus jolies choses qu'ils trouvèrent ou crurent trouver dans le Philosophie, ce sont, Messieurs, les qualités occultes. Les premiers Grecs, vous vous en souvenez, avaient confié à des génies, à des dieux l'administration de l'univers. Le Moyen-âge fit quelque chose de semblable : il mit derrière les phénomènes, non pas des dieux, mais des qualités occultes. Occultes, c'est-à-dire que personne ne les avait jamais vues. Elles firent un assez long séjour dans la nature ; un jour enfin elles partirent, et de même qu'on ne les avait pas vues venir, on ne les vit pas s'en aller. Il faut convenir d'ailleurs, pour être juste, que ces qualités occultes rendaient l'explication des phénomènes d'une facilité vraiment merveilleuse. Comment les arbres donnent-ils des fruits ? C'est qu'ils ont une vertu fructifère. Comment l'homme se meut-il ? C'est qu'il a une vertu locomotrice. Et la lumière, comment éclaire-t-elle ? C'est qu'elle a une vertu éclairante. Et l'opium, comment fait-il dormir ? Ma foi ! demandez à Molière :

Opium facit dormire l'opium fait dormir (je traduis pour ceux qui savent le latin)

Quia est in eo virtus dormitiva. (****)

(*) Les alchimistes, dit un historien moderne, ne trouvaient pas d'or dans leurs creusets, mais des corps nouveaux, ou, chemin faisant, quelque propriété nouvelle des corps déjà connus. Ainsi furent découverts l'art de la distillation, des sels, des acides énigmatiques, les émaux, les verres convexes, dont on fera des lunettes, la poudre à canon, que les Arabes connaissaient déjà, et la boussole qui nous vient peut-être de la Chine.

(**) Voir l'Alchimie et les Alchimistes, par M. L. Figuier.

(***) Les philosophes du XVII^e siècle, notamment Descartes, Leibnitz, Bossuet, mirent à profit certains arguments tirés de Saint Anselme et de Saint Thomas.

(****) Voir Descartes : Discours de la méthode, II^e partie. (****) Le Malade imaginaire. — Cérémonie.

Mais ce qui fleurit le plus au Moyen-âge, ce n'est pas la science de la nature, c'est la science du surnaturel. Aujourd'hui nous avons la chimie, le Moyen-âge avait l'Alchimie ; nous avons l'astronomie, il avait l'Astrologie ; nous avons la physique et ses prodiges, le Moyen-âge avait la Magie.

C'est le temps où l'on cherche la pierre philosophale, l'or potable, l'élixir de longue vie, la panacée universelle, l'eau de jouvence, qui devait nous conserver toujours jeunes. Eau admirable, quel dommage que tu aies été si souvent inventée et que tu n'existes pas !

C'est le temps encore où l'on évoque le diable, où l'on cherche des œufs de crapauds et des queues de scorpions, où l'on se livre dans l'ombre aux mystérieuses opérations du Sabbat.

C'est le temps où, quand un enfant vient au monde, on consulte les astres et l'on tire un horoscope : un enfant, fils de prince, bien entendu ; car, pour les simples fils de vilains, quelle apparence, je vous prie, que l'aristocratie armée des constellations célestes daignât s'en occuper ! Un prince est-il né sous le signe du Taureau, il sera fort ; sous celui de la Vierge, faible ; sous celui de la Balance, juste. — Vous êtes-vous jamais demandé, par exemple, pourquoi Louis XIII fut surnommé le Juste ? Est-ce parce que ce roi aimait mieux, dans les bois de Vincennes, lancer le faucon et courir le cerf que de s'asseoir sous ce chêne fameux où Saint Louis tenait son tribunal ? Est-ce parce que, sous son règne, la maréchale d'Ancre fut brûlée, à Paris, comme sorcière, et Urbain Grandier, à Loudun, comme sorcier ? Est-ce parce que le vertueux de Thou, coupable seulement de n'avoir pas trahi un ami, perdit la tête sur l'échafaud ? Non pas. C'est parce que Louis XIII était né sous le signe de la Balance. Pendant qu'il était en nourrice, on lui avait de confiance donné le surnom de Juste. — Les hommes, dit un auteur, étaient alors comme les arbres et les légumes qu'il ne faut planter ou semer que dans certaines saisons. (*)

Ne croyez pas d'ailleurs, Messieurs, que l'on admît toutes les propositions de ces prétendues sciences, sans se donner la peine de les démontrer. On vous prouvait qu'elles étaient irréfutablement vraies, et cela par A = B, au moyen du syllogisme, forme pédantesque et sophistique de toutes les discussions de ce temps-là.

Ainsi, l'autorité de deux livres substituée, dans la recherche des lois de la nature, à l'autorité de l'évidence, une physique toute d'imagination, la poursuite de secrets chimériques, le raisonnement syllogistique pour tout instrument de recherche et de démonstration : voilà ce qui caractérise la science au Moyen-âge. Il sortit de tout cela un cahos d'opinions absurdes ou ridicules, aussi inutiles à savoir que difficiles à entendre.

Voilà pour la science, passons à la philosophie.

La philosophie, au Moyen-âge, préoccupe bien plus les esprits que la science. Mais ces hommes qui connaissaient si mal la nature, en pouvaient-ils fournir une explication raisonnable ? Ils partirent de ce principe, que l'univers est fait pour le plaisir ou l'utilité de l'homme. L'univers fait pour l'homme ! Hé quoi ! Ils sont faits pour mon usage, ces mondes aussi difficiles à compter que les grains de sable de la mer, ces mondes dont un si grand nombre n'ont avec nous d'autre rapport que de se laisser entrevoir au bout d'une lunette, et dont un bien plus grand nombre sans doute ne nous donnent même pas sur eux cette misérable prise !

L'univers est fait pour l'homme : voilà le principe. Voici la conséquence : donc les différents objets qui se rencontrent dans l'univers sont aussi faits pour l'homme. C'est logique. Encore si le Moyen-âge s'en était tenu là ! Mais non, il voudra déterminer l'usage spécial auquel la nature destina chaque chose. Il trouvera bien quelque difficulté à dire pourquoi il y a des poisons, des mouches, des animaux féroces ; car on ne voit point du premier coup quelle utilité l'homme retire de ces divers êtres. Il y parviendra cependant.

Labor improbus omnia vincit. (**) Certes, Messieurs, je suis de ceux qui croient que les yeux sont faits pour voir, les oreilles pour entendre, les jambes pour marcher, que Dieu nous a donné tous les secours et tous les instruments nécessaires à l'accomplissement de notre destinée et que l'auteur des êtres n'a rien produit en vain ; mais, je ne saurais donner les mains à cette prétention du

(*) Le Moyen-âge avait si profondément enraciné dans les esprits la croyance au pouvoir de l'astrologie, qu'au dix-septième siècle, nous trouvons encore un grand nombre de cerveaux imbus de ces ridicules sottises. Voici comment s'exprime Nicole, à ce propos : « Après que l'on voit tant de gens infatués des folies de l'astrologie judiciaire, et que des personnes graves traitent cette matière sérieusement, on ne doit plus s'étonner de rien. Il y a une constellation dans le ciel qu'il a plu à quelques personnes de nommer Balance, et qui ressemble à une balance comme à un moulin à vent : la balance est le symbole de la justice ; donc ceux qui naîtront sous cette constellation seront justes et équitables. Il y a trois autres signes dans le Zodiaque, qu'on nomme l'un Bélier, l'autre Taureau, l'autre Capricorne et qu'on eût pu aussi bien appeler Éléphant, Crocodile et Rhinocéros : le bélier, le taureau et le capricorne sont des animaux qui ruminent ; donc ceux qui prennent médecine lorsque la lune est sous ces constellations, sont en danger de la recevoir. Quelque extravagant que soient ces raisonnements, il se trouve des personnes qui les débitent, d'autres qui s'en laissent persuader. » (Log. de Port-Royal, Disc. Prélim.)

(**) Elevons-nous contre de pareils excès : car loin de glorifier la Providence, ils ne font que la rabaisser. Mais ce serait tomber dans une erreur plus funeste encore que de vouloir absolument bannir de la philosophie la considération de causes finales. Condamnons-en l'abus et non l'usage. Elles fournissent, en effet, une preuve de l'existence de Dieu aussi simple que solide, devant laquelle Kant lui-même s'incline. « Cette preuve, dit-il, mérite d'être toujours rappelée avec respect. C'est la plus ancienne, la plus claire et la plus conforme à la raison humaine... Ce serait non-seulement nous priver d'une consolation, mais encore vouloir tout à fait l'impossible, que de prétendre enlever quelque chose à l'autorité de cette preuve. La raison incessamment élevée par des arguments si forts et qui vont toujours en se multipliant sous sa main, quoique ces arguments ne soient qu'empiriques, ne peut être tellement abaissée par le doute d'une spéculation subtile et abstraite, qu'elle ne doive être arrachée à toute irresolution sophistique comme à un songe, à l'aspect des merveilles de la nature et de la majesté qui éclate dans la structure du monde, pour s'élever de grandeur en grandeur jusqu'à la plus haute grandeur de toutes ; du conditionne à la condition, jusqu'à l'auteur suprême et absolu. » (Kant, Crit. de la Raison pure. Dialect. transcend. Ch. IV. Sect. 6.)

Moyen-âge ou de ses disciples d'assigner à chaque chose sa destination et sa fin ; et, quand on vient me dire que les marées sont faites pour aider nos vaisseaux à entrer dans les ports, que la peau du melon est découpée en tranches parce que ce végétal doit être mangé sur nos tables, tandis que la citrouille est unie parce qu'elle doit être mise au pot, que les puces se précipitent sur le blanc pour que nous les attrapions avec plus de facilité : en présence de puérités semblables, je suis tenté d'aller plus loin moi-même et de dire, avec un auteur déjà cité, que les têtes sont faites pour porter les chapeaux et les nez pour porter les lunettes ; ou bien encore, avec la chanson, que

Le bon Dieu fit les pigeons Pour rôtir en casserole ; Et forma les hannetons Pour qu'on leur dit : vole, vole !

Mais ce n'est point là, Messieurs, toute la philosophie du Moyen-âge. En même temps qu'il se demande quelle est la fin et la raison d'être des choses de la nature, il essaie de pénétrer la raison d'être et la fin de l'homme. Mais ici, ce n'est point, à proprement parler, la philosophie qui répond, c'est la théologie. Vous connaissez les solutions que la religion chrétienne donne à ces questions : le Moyen-âge n'en chercha pas d'autres. Ceci me conduit à caractériser en deux mots la philosophie de ce temps.

Au Moyen-âge, la philosophie, comme la science, est sujette de deux autorités : une autorité profane, celle d'Aristote ; une autorité sacrée, celle de la foi. D'une part, elle se contente d'admettre et d'expliquer servilement la doctrine d'Aristote ; de l'autre, elle ne fait servir la raison qu'à la démonstration de la foi : philosophia ancilla fidei (*).

Or, Messieurs, la philosophie ne doit point aveuglément et de parti pris s'incliner devant la parole d'un homme : cet homme fut-il Aristote. Elle doit se ranger à son avis, quand elle croit qu'il a raison ; le condamner, quand elle croit qu'il a tort. Voilà, certes, une vérité assez simple ; et pourtant le Moyen-âge presque tout entier la méconnaît.

Quant au second caractère, la sujétion de la philosophie à la foi, que faut-il en penser, Messieurs ?

La philosophie et la foi ne sont pas sans doute deux choses inconciliables : car, elles ont le même but : découvrir à l'homme sa destinée et le conduire à Dieu ; car, si la philosophie vient de la raison et la foi de la révélation, la raison et la révélation viennent de Dieu, et Dieu ne peut pas avoir mis une vérité dans la révélation et une autre vérité dans la raison. Une philosophie bien faite et une religion vraie doivent donc s'accorder. Mais la philosophie et la foi sont deux choses trop différentes pour qu'il soit bon de les confondre ou de les subordonner l'une à l'autre (**). La philosophie satisfait un besoin de notre nature : celui de comprendre, la foi en satisfait un autre : celui de croire et d'espérer ; l'une est une conquête de l'homme, l'autre est un présent du ciel ; l'une va du doute à la certitude, l'autre impose du premier coup ; l'une par la discussion du problème s'élève à la solution, l'autre donne la solution et laisse subsister le problème ; l'une ne propose rien que l'esprit n'accepte, l'autre énonce des vérités qui dépassent la raison. Séparons donc ces deux choses si différentes ; ne les imposons point l'une à l'autre. Il faut être à part théologien et philosophe. Ni Bossuet ni Fénelon ne discutent l'écriture dans leurs traités philosophiques. Ils se laisserent mener à Dieu par la foi ; ils voulurent aller à lui par la philosophie. Imitons les. Imitons Descartes, qui, avant de philosopher, enferme dans une arche sainte les vérités révélées. La philosophie et la foi, Messieurs, sont comme ces rayons parallèles dont il est question en Optique : la science veut qu'on les considère comme ne devant jamais se rencontrer. Ils se rencontrent pourtant quelque part. Où donc ? Dans l'infini.

C'est ce que ne comprit pas le Moyen-âge. Aussi eut-il de grands théologiens et n'eut-il pas de philosophes (**). Et le jour où il s'éleva des hommes qui voulurent séparer la science et la philosophie de la foi, pour marcher à la vérité, sans autre appui que la raison, ces hommes se heurtèrent à des persécutions cruelles et tombèrent victimes de leur généreuse entreprise : Pierre Ramus est égorgé dans la nuit de la St-Barthélemy ; Lucile Vanini est brûlé à Toulouse ; Jordano Bruno est brûlé à Rome ; Campanella passe vingt années de sa vie dans les cachots de l'Inquisition ; Galilée est contraint de confesser à

(*) « On voit, au Moyen-âge, l'esprit humain sans connaissances positives, sans aucune culture préalable, vouloir saisir et s'assurer la plus haute des connaissances, celle de Dieu, et, d'après une marche inverse de celle qu'avait prise la philosophie grecque, descendre de ce point si élevé pour embrasser le cercle entier de la science. Ce mouvement partait de la théologie : elle ne cessa d'en être aussi le but et le principal objet... Déjà étaient données, quant au fond, par la révélation, les hautes solutions de la science divine : ce que l'on cherchait, c'était le moyen d'y appliquer la forme de la connaissance rationnelle, la clarté et la certitude de la science. Ce qu'on devait trouver était donc prescrit d'avance, et toute déviation hors de ces limites était châtiée par la hiérarchie ; la méthode à employer, la dialectique, se trouva insensiblement fixée d'une manière non moins invariable par l'habitude et ensuite par la menace d'une accusation d'hérésie. Ainsi se retrecit le cercle de l'activité intellectuelle, et se développa, surtout dans les retraites séparées du reste du monde, un esprit de subtilité et de chicane qui crut avoir trouvé de quoi satisfaire à tous les besoins de la pensée à l'aide de pures formules et d'une sorte de jeu appliqué au maniement des idées. » (Tennemann : Manuel. Trad. Cousin. Tome I, pages 334, 335.)

(**) Voir J. Simon. Préface aux OEuvres de Descartes.

(***) St. Anselme et St. Thomas furent des esprits supérieurs, dignes de vivre dans un meilleur temps. Ils firent preuve, dans leurs écrits, le second surtout, d'une érudition immense, d'une rare profondeur de pensée, d'une remarquable puissance de raisonnement. Ils furent d'admirables théologiens : furent-ils vraiment des philosophes ? Je ne le pense point. Le théologien peut bien, comme le philosophe, invoquer les lumières de la raison. Mais ne nous y trompons pas. Le philosophe prend la raison pour guide, le théologien pour servante. Le premier l'écoute parler jusqu'au bout, le second lui impose parfois silence. Pour l'un et l'autre, elle est un flambeau : mais ce flambeau, le philosophe le suit et le théologien le porte. Le philosophe peut bien trouver à glaner sur les pas du théologien et le théologien sur les pas du philosophe ; mais, chacun d'eux marche dans une voie différente.

genoux que la terre ne tourne pas (*).

Mais aussi, disent quelques-uns, pourquoi chercher à remonter le courant, quand il est si aisé de le descendre ? Pourquoi se poser en novateur, quand le siècle répatne aux nouveautés ? A ces âmes pusillanimes, voici peut être, en ce moment même, devant un public qui bat des mains, ce que répond Galilée :

Par quel besoin ? dit-on. Par un besoin auguste : La soif du vrai, l'horreur du faux, l'amour du juste. Dieu mit dans tous les coeurs ces instincts généreux, Et les fit si puissants que l'on mourrait pour eux. C'est là qu'est la grandeur et la force et la vie. Qui les sert, est pieux ; qui les étouffe, impie... Croyez-moi, respectez ces aspirations : Elles ont trop d'élan et trop d'expansions. Pour souffrir qu'un géolier les tienne prisonnières. Laissez-leur le champ libre, ou : malheur aux barrières ! (**)

Aujourd'hui, Messieurs, les barrières sont tombées ; l'accès de la vérité est libre. Mais, au bord du chemin qui y conduit, comme sur ces voies antiques, on remarque de loin en loin des tombeaux, devant lesquels, par un sentiment de pieuse reconnaissance, j'ai voulu vous arrêter un instant.

Ainsi, Messieurs, le Moyen-âge finit sans avoir fait faire un seul progrès sérieux à la philosophie et aux sciences (**). Il les humilia, pendant dix siècles, devant la tradition et devant la foi. Mais un jour enfin, elles relevèrent la tête par un effort irrésistible, et se redressèrent avec d'autant plus d'énergie qu'on les avait courbées plus bas.

(La fin au prochain numéro.)

Chronique locale.

CALENDRIER DU LOT.

Table with 4 columns: DATE, JOURS, FÊTE, FOIRES. Rows include Diman, Lundi, Mardi, Mercredi with corresponding dates and events like Les Rameaux, s Victorin, s Lambert, s Anicet.

N. L. le 4, à 10 h. 13 m. du soir. P. Q. le 11, à 3 h. 19 m. du soir. P. L. le 18, à 1 h. 13 m. du soir. D. Q. le 27, à 3 h. 10 m. du matin.

MERCURIALES

MOYENNES DU MOIS DE MARS

Table listing market prices for various goods: Froment, Maïs, Légumes secs, Pommes de terre, Avoine, Vin, bois, Foin naturel, id. artificiel, Volaille, Viande de bœuf, viande de veau, id. de mouton, id. de porc, Bois, Charbon de bois.

L'Empereur et l'Impératrice tiendront sur les fonts baptismaux l'enfant nouveau-né du maréchal Caurobert.

Ce matin, vers onze heures, la voiture de M. A..., a renversé, au tournant de la rue du Lycée, une femme qui a eu, dans sa chute, la main prise sous une des roues. Transportée immédiatement dans la pharmacie Dulac, elle a reçu les soins que réclamait son état.

Le dépôt du 95^e de ligne, est passé hier à Cahors, se rendant à Limoges.

Le dépôt du 2^e de ligne, passe aujourd'hui et va tenir garnison à Tours.

Direction générales des Douanes et des Contributions indirectes.

Un concours général pour l'admission au surnumérariat des Contributions indirectes sera ouvert dans toute la France, le jeudi, 9 mai prochain.

La commission d'examen, en ce qui concerne

(*) D'autres hommes, dans le courant du Moyen-âge, avaient osé penser avec quelque liberté : ils payèrent cher leur audace. Les plus célèbres sont Roscellin, Abailard, Roger Bacon, Raymond Lulle, Occam.

(**) Ponsard.

(***) « La scolastique, dit un historien moderne que nous avons déjà cité, ne fut point un certain système de philosophie, je veux dire un seul corps de doctrines sur les grandes questions qui nous intéressent ; elle fut bien plutôt une certaine manière de dissier sur toutes les questions, en partant de prémisses qu'on recevait toutes faites ou qu'on posait soi-même sans en vérifier au préalable la justesse. Aussi aucune idée n'en sortit qui agit sur le monde. Elle resta une sorte de gymnastique intellectuelle où le prix de l'effort n'était pas la découverte d'une vérité, mais la victoire gagnée dans des combats de mots, à l'aide de subtiles ou ridicules distinctions et d'un langage barbare que les initiés seuls pouvaient comprendre. On perdit à ces disputes beaucoup de temps et d'efforts ; pourtant l'esprit s'aiguisa et se fortifia dans ces luttes ; l'instrument fut préparé pour des études plus sérieuses. »

le département du Lot, se réunira ledit jour, dans les bureaux de la direction, située à Cahors, boulevard Nord.

Les candidats qui auraient l'intention de subir les épreuves et qui n'ont encore fait aucune démarche à ce sujet, sont invités à se présenter, sans le moindre retard, dans les susdits bureaux pour se faire inscrire. Ils devront, au préalable, obtenir l'agrément de M. le Préfet.

On nous écrit de Gourdon :

Il faut que je vous raconte un fait singulier et fort rare : Nous avons ici un homme qui, sans être aliéné, a pris la résolution de se laisser mourir de faim.

Le sieur D..., de Milhac, d'un caractère très exalté et redouté de tous les voisins, a été condamné pour menaces de coups de hache envers un huissier qui lui apportait un acte de son ministère.

Incarcé dans nos prisons, au bout de quelques jours de détention, il a refusé toute espèce de nourriture et, sans être malade, il y a eu hier au soir huit jours qu'il n'a absolument rien pris, ni proféré une seule parole, malgré les exhortations de toutes sortes qui lui pleuvaient de tous côtés.

On l'a transféré hier à l'hospice. — Il persiste toujours dans son étrange abstinence qui, d'après les lois ordinaires de la nature, ne peut manquer de prendre bientôt un caractère de permanence éternelle.

On doit lui amener aujourd'hui sa femme et ses enfants pour essayer de vaincre cette incroyable obstination, d'autant plus inexplicable qu'il n'avait été condamné qu'à vingt et un jours d'emprisonnement, et que sa peine est près d'expirer.

On nous écrit de Floressas :

Monsieur le Rédacteur,

Il y a quelques jours, allant à la foire de Sauzet, le sieur Lala, de la commune de Bélaye, perdit sur son chemin un portefeuille contenant 1,550 francs en billets de banque. Le soir, grand deuil autour du foyer domestique ; chacun se lamentait à cause de ce malheur irréparable dans cette famille, lorsque, entre subitement, le sieur Jean Foissac, ancien militaire, demeurant à Lalauze, même commune de Bélaye : « Nous sommes ruinés, lui crie-t-on !... — Oh ! pas encore, » répliqua le visiteur inattendu, qui dépose le précieux portefeuille entre les mains de son propriétaire.

Je suis heureux, Monsieur le Rédacteur, de donner connaissance au public, par la voie de votre estimable Journal, d'un fait qui honore fort le principal acteur de cette petite scène de famille.

BATAILLE, ex-notaire.

Théâtre

Le carême fait des loisirs aux acteurs. En ce temps de pénitence et de retour sur soi-même, le théâtre est peu suivi, et des objets plus graves occupent les esprits. Je ne veux donc point, ami lecteur, vous détourner de vos méditations en vous entretenant longuement aujourd'hui des dernières représentations de la troupe de M. de Beer. Depuis plusieurs jours, pourtant, je manque à tous mes devoirs de courriériste. Je n'ai pas la fatuité de croire que vous avez bien voulu vous en apercevoir, mais je veux donner à mon amour-propre la satisfaction d'une excuse. Ça fait bien : J'aurai l'air, de cette façon, de me prendre pour un chroniqueur sérieux, dont on lit les élocutions, et peut-être cela le fera croire à d'autres. C'est autant de gagné. Combien sont logés à la même enseigne ? Combien n'ont d'autre mérite que celui qu'ils s'attribuent, et sont arrivés pourtant, à force de se célébrer eux-mêmes sur tous les modes connus, à se faire prendre au sérieux, par quelques-uns au moins ? Il ne leur en faut pas davantage, et ils se gonflent dans leur satisfaction, et ils s'admirent de la meilleure foi du monde.

Je n'en suis pas encore là : Je n'ai pas tant de prétentions, et, Dieu merci, j'espère que cela n'arrivera jamais, mais je ne suis pas fâché de me donner à moi-même cette petite satisfaction. Vous riez, tant mieux. Cela prouve que vous vous occupez de moi. C'est tout ce que je veux. Mieux vaut qu'on s'occupe de gens, fût-ce pour s'en moquer ou en médire, que de ne pas s'en occuper du tout.

Il me serait difficile de vous parler de toutes les pièces qui ont été jouées, et dont une sainte paresse m'a empêché de vous rendre compte ; mais il en est trois dont je ne saurais, sous aucun prétexte, me dispenser de vous entretenir. D'abord les *Noces de Jeannette* qui ont été, pour Mlle de Beer et M. Georges, l'occasion d'un véritable triomphe. Ils ont chanté, l'un et l'autre, de la manière la plus irréprochable ; Mlle de Beer, surtout, a dit, avec un grand charme la romance de *Aiguille* et l'air du *Rossignol*. Sa voix est souple et ses vocalises très pures.

J'ai regretté, vraiment, qu'il y eût aussi peu de monde dimanche dernier. M. Lovendal, dans *Brouillés depuis Wagram*, s'est montré vrai comédien. Il savait son rôle, cette fois, et il a pu jouer, par conséquent, de façon à ne pas entraver le jeu de ses camarades en scène avec lui, ce qui est arrivé pas mal souvent déjà. De grâce, M. Lovendal, apprenez-bien vos rôles à l'avenir. Tout le monde vous en saura gré.

On terminait, dimanche, par la *Cigale* et la *Fourmi*, opérette en un acte. M. Georges, la *Fourmi*, et M. Charles la *Cigale*, ont été, comme toujours, plein de verve et d'entrain. La musique de cette œuvre légère, s'il en fut, n'est pas tout ce qu'il y a de plus nouveau, de plus distingué, non, mais enfin, elle s'entend avec plaisir, surtout quand elle est dite par deux artistes d'un mérite aussi réel que les nôtres. Toujours est-il que j'engage M. de Beer, quand il reprendra le cours normal de ses représentations, après le carême, à nous monter quelque chose de plus sérieux. Il a tous les éléments de succès et s'il adjoind à ses pensionnaires deux ou trois femmes capables de tenir certains rôles de comédie et de chanter un peu, je lui promets de brillantes recettes.

En attendant, reposons-nous, ou plutôt rentrons en nous-mêmes, méditons sur le néant des choses de ce monde, et faisons en sorte de sortir des épreuves du carême, purifiés, et animés envers notre prochain des sentiments de charité et d'amour qui nous sont recommandés et que nous possédons si médiocrement.

X.

DIRECTION DE M. GÉRARD DE BEER.

Jeu 41 avril 1867.

RELACHE

Très incessamment, les débuts des artistes dramatiques.

LYCÉE IMPÉRIAL DE CAHORS

Compositions du 24 au 30 mars 1867.

- Mathématiques Élémentaires.**
Dessin d'imitation. — 1. Cahuzac ; 2. Vertut.
Philosophie.
— 1. Lascombes ; 2. Darres.
Mathématiques préparatoires.
— 1. Théron ; 2. Soulié.
Rhétorique.
— 1. Combrouse ; 2. Malbec.
Seconde.
— 1. du Bouzet ; 2. Pémezac.
Troisième.
— 1. Queyssac ; 2. Dulac.
Quatrième.
— 1. Fau ; 2. Dubois.
Cinquième.
— 1. Dupuy ; 2. Médard.
Sixième.
— 1. Peyrissac ; 2. Lasfargues.
Septième.
Dessin linéaire. — 1. Tailhade ; 2. Labie.
Huitième.
Dessin linéaire. — 1. Lagarde ; 2. Delmas, J.
Classe préparatoire.
 Première Division.
Histoire. — 1. Calmels ; 2. Roziers, Louis.
 Deuxième Division.
Histoire. — 1. Lavoisot ; 2. Cantarel.
 Troisième Division.
Histoire. — 1. Tardieu ; 2. Cagnac.
Enseignement secondaire spécial.
 Deuxième année.
Dessin d'imitation. — 1. Capitant.
 Première année.
— 1. Lestandi ; 2. Course.
 Année préparatoire.
— 1. Montant ; 2. Mazet.
Le Proviseur, RICHAUD.

ÉTAT CIVIL DE LA VILLE DE CAHORS.

- Naissances.**
6 avril Berc (P.-M.), aux Badernes.
6 — Bruno (Marie), rue Impériale.
8 — Robert (P.-J.), rue du Château.
Mariages.
6 avril Guiraudet (B.), et Michaud (J.-M.).
Décès.
7 avril Avalon (C.), maçon, 62 ans, rue Roty.
8 — Richard (Jean), 68 ans, hospice.
8 — Calmon (Jean), cultiv. 85 ans, rue Larozière.
8 — Enfant du sexe féminin, des époux Ticou et Couture.
9 — Saint-Jean (A.), 36 ans, rue l'Université.
Pour la chronique locale A. Layton.

Obligations du Crédit Foncier.

Le Crédit foncier émet :
Des obligations communales 4 1/2 0/0 de 4 ans, à 8 ans d'échéance,
S'adresser pour obtenir ces obligations sans frais : à Paris, au siège de la Société, 19, rue Neuve des Capucines ;
Dans les départements, aux Recettes des

Finances, chez MM. les Notaires et chez tous les Correspondants de la Société.

Monsieur Didier,

Vous avez appris, par ma dernière lettre, que j'avais employé, avec un succès extraordinaire, les 50 kilogrammes de graine de Moutarde Blanche (de Hollande) que vous aviez bien voulu mettre gratuitement à ma disposition.

Je viens de nouveau vous signaler six cas de guérisons inespérées : le premier sur un sujet d'artreux que l'on pouvait à juste titre considérer comme incurable, dont l'état avait résisté jusqu'alors à toutes les médications usitées ; le second, tourmenté depuis plusieurs années d'une affection chronique de l'estomac (gastralgie), a été radicalement guéri par l'emploi de 6 kilog. de votre Moutarde Blanche ; la troisième, atteinte d'une maladie invétérée du foie, avec des complications rebelles, a éprouvé une telle amélioration dans son état que dès maintenant, après deux mois de l'usage de votre graine, je le considère comme marchant à une guérison certaine.

Je n'ignore pas que la graine de Moutarde Blanche ne jouit de toutes ses vertus qu'autant qu'elle est pure, fraîche, parfaitement mondée ; avariée, impure ou vieille, elle devient inerte et peut même, si elle est échauffée, devenir nuisible.

Je viens faire appel à votre obligeance et vous prier de m'expédier encore quelques kilog. de votre incomparable remède populaire, appelé, à si juste titre, pour le docteur Kook et par M. Turner, un remède béni un magnifique présent du ciel.

Veillez recevoir, avec mes sincères remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée,
GROGNAT,
Dr médecin de la faculté de Paris.

Contre les RHUMES, grippe, maux de GORGE, le SIROP et de la PÂTE de NAFÉE de DELANGRENIER possèdent une efficacité certaine. — Dépôts dans les pharmacies.

SAISON DU PRINTEMPS.

Les personnes qui ont l'habitude de se purger au printemps, celles qui craignent le retour de *maladies chroniques* ou d'être incommodées par le *sang* (apoplexie) ou les *humeurs*, trouveront dans le CHOCOLAT de DESBRIÈRE, un purgatif agréable et efficace. Il se vend dans les Pharmacies. (Exiger sur chaque boîte la signature de DESBRIÈRE, car il y a des imitations.)

VINAIGRE de toilette COSMAUETTI.

Supérieur par son parfum et ses propriétés légitimes et rafraîchissantes. — Dépôt chez les Parfumeurs.

Pour tous les articles et extraits non signés : A LAYTON

BIBLIOGRAPHIE

L'ANNÉE SCIENTIFIQUE ET INDUSTRIELLE

Ou Exposé annuel des travaux scientifiques, des inventions et des principales applications de la science à l'industrie et aux arts, qui ont attiré l'attention publique en France et à l'étranger.

PAR LOUIS FIGUIER (*)

ONZIÈME ANNÉE

Les libraires de notre ville viennent de recevoir de Paris et de mettre en vente : *L'Année scientifique* de M. Louis Figuié. Tous les faits importants qui se sont passés l'année dernière, dans les sciences et dans l'industrie, sont exposés dans ce volume. Nous y avons retrouvé, représentés tant par des articles étendus et attrayants, que par des gravures, *l'éruption volcanique de l'île de Santorin* ; — *le fusil à aiguille* et *le fusil Chassepot* ; — *le câble*

(*) Un vol in-18. Paris, 1867, chez L. Hachette et chez tous les libraires des départements. Prix : 3 fr. 50 c.

transatlantique posé en 1866 entre l'Amérique et l'Europe ; — le dessin exact des *trichines* et l'étude de la maladie nommée *trichinose* ; enfin une carte très-curieuse, dressée à l'Observatoire sous la direction de M. le Verrier, du *tremblement de terre du 14 septembre 1866*.

Les *inondations*, leurs ravages et les moyens de les atténuer, *le choléra de 1866*, ne sont pas oubliés dans ce résumé intéressant et fidèle des événements scientifiques de l'année.

Le onzième volume de *L'Année scientifique* de M. Louis Figuié fait donc très-dignement suite à ceux qui l'ont précédé.

Ce recueil périodique répond à un besoin universel de notre temps. Il fournit à la masse du public un moyen facile de se tenir au courant du progrès scientifique ; il lui évite la peine de lire les publications écrites pour les savants spéciaux.

La table des matières des dix premières années vient de paraître en 1 volume in-18, du prix de 2 francs.

CHOCOLAT-MENIER

On sait que ce fut la Maison MENIER qui, par l'abaissement des prix et par une fabrication régulière et constante de bonnes qualités de chocolat, imprima à la consommation de cet aliment le mouvement progressif qu'elle a suivi et qui va toujours en se développant. Cette maison vient de faire un pas de plus pour propager l'usage du chocolat en le livrant au public par fractions de 125 grammes.

Ce fractionnement, qu'on croirait sans importance, aura pour effet de rendre un vrai service aux petites bourses, en leur donnant le moyen de se procurer, pour 50 centimes, une tablette de chocolat de qualité supérieure, avec tous les signes d'une provenance authentique, au lieu d'accepter le chocolat d'origine non avouée, qu'on leur présente au détail. Du reste, les acheteurs de toutes les classes trouveront une commodité pour le voyage et pour en distribuer aux enfants, à se munir de tablettes d'un petit volume, faciles à casser.

CAFÉ DE GLANDS DOUX



DE L'ENTREPOT CENTRAL DE FRANCE.

Ce Café est très-efficace dans les migraines, maux de tête et d'estomac. Il est fortifiant pour les enfants et détruit les propriétés irritantes du Café des îles, auquel on peut utilement le mêler. Il calme les irritations et donne de l'embonpoint. — Afin d'éviter les contrefaçons qui sont nombreuses, comme pour tout ce qui réussit, il faut exiger la marque de fabrique ci-contre à l'un des bouts du paquet et à l'autre la signature : LECOQ et BARGOIN.

Dépôt chez les princ. épiciers, confiseurs et m^{rs} de comestibles

POUR ENLEVER LES TACHES



A VENDRE
LE CAFÉ DU COMMERCE

A Luzech (Lot), sur le Canal.

Maison et Etablissement. — Clientèle excellente. — Ameublement complet, avec BILLARD.

S'adresser à M. Alibert, aîné, propriétaire, qui donnera toute facilité pour le paiement.

LEUX POMMADE ANTI-OPHTHALMIQUE de la Veuve Farnier de St-André de Bordeaux, seul remède contre les maladies des yeux et des nauphières, autorisé par décret impérial. — Préparer : Pot en faïence, papier blanc, cachet rouge, initiales V. F. Signature. — Dépôts : à Cahors, ch. VIVEL ; à Saint-Céré, LAFON ; à Cahors, CAMBONNAT ; à Puy-Lévy, DELBREIL ; à Gagnac, LAFON-BESSIÈRE, ph. ; à Gourdon, CABANES.

Produits pharmaceutiques approuvés par l'Académie impériale de Médecine

Chacun de ces produits est accompagné d'une instruction indiquant la manière de s'en servir

VIN DE QUINIUM D'ALFRED LABARRAQUE

Tonique et fébrifuge, il est propre à réparer l'épuisement des forces, soit partiel, soit général, et quelle qu'en soit la cause. Il convient surtout dans le traitement des fièvres paludéennes et de leurs suites.

Pour éviter les contrefaçons il faut s'assurer que les étiquettes portent la signature de l'inventeur

POUDRE DE ROGE

Purgatif aussi sur qu'agréable

Pour préparer soi-même la véritable limonade de Rogé au citrate de magnésie, il suffit de faire dissoudre un flacon de cette Poudre dans une bouteille d'eau. L'Académie a constaté que ce purgatif, le plus agréable de tous, est aussi efficace que l'eau de Sedlitz.

PERLES D'ETHER DU D^r CLERTAN

Moyen sûr d'administrer à doses fixes l'Ether, dont l'usage est spécialement recommandé contre les migraines, les névralgies, les palpitations, les crampes d'estomac et toutes les douleurs qui proviennent d'une surexcitation nerveuse.

PASTILLES ET Poudre DU D^r BELLOC

L'emploi de ce charbon spécial fait disparaître les pesanteurs d'estomac après le repas et rétablit les fonctions digestives ; il guérit la constipation, les indigestions et les maladies nerveuses de l'estomac et des intestins.

PILULES DE VALLET

Pour la guérison de la chlorose (pâles couleurs), de l'anémie, de la leucorrhée, pour fortifier les tempéraments faibles et lymphatiques, et pour tous les cas où les ferrugineux sont ordonnés par les médecins.

PHARMACIENS DÉPOSITAIRES : Cahors, VINEL ; — Figeac, PUEL ; — Gourdon, CABANES ; — Souillac, PLANACASSAGNE ; Labastide-Murat, DOUMER.

Une des branches les plus intéressantes de la SCIENCE MÉDICALE

MISE A LA PORTEE DES GENS DU MONDE

Les trois ouvrages du D^r JOZAN, professeur spécial de pathologie uro-génitale :

1^o *Traité des Maladies des Voies urinaires de l'homme*, 1^{er} édit., 1 vol. de 1000 pages, enrichi de 504 fig. anatomiques.

2^o *Traité d'épuisement prématuré*, quatrième édition, 1 volume de 626 pages.

3^o *Traité des Maladies des Femmes*, 1 volume de 700 pages, enrichi de 180 figures d'anatomie.

Chaque ouvrage, 5 fr., poste, 6 fr. double enveloppe. Chez l'auteur, D^r JOZAN, 182, rue Rivoli ; ANIERE, édit., 4, rue Dupuytren, et les princ. libraires.

Avec ces ouvrages les malades peuvent se traiter eux-mêmes, et faire préparer les remèdes indiqués chez leur pharm. — Consult. de midi à 2 h., et par corresp. (Aff.)

Le propriétaire-gérant A. LAYTON